

JEAN DIWO

La Fontainière
du Roy

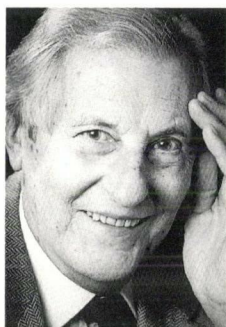
Roman

Flammarion

Extrait de la publication

La Fontainière du Roy

Jean Diwo



© Irmeli Jung

Le 17 août 1661, au château de Vaux-le-Vicomte, le surintendant Fouquet offre une fête éblouissante. Louis XIV est furieux. Il décide la perte de l'insolent mais cette soirée lui donne l'idée de bâtir Versailles.

Clémence, la « fontainière du Roy », est la fille du génie des eaux de cette future merveille. Son père, François de Francine, y crée des fontaines, fait jaillir des cascades, grâce à des travaux titanesques. Il embellit ainsi les jardins dessinés par Le Nôtre.

Les amis de Francine, Le Brun, Molière, Racine ou Boileau, baptisent Clémence. Elle devient « Ondine », depuis qu'on l'a surprise se baignant quasi nue dans le bassin de Saturne. Le parc est son royaume. Elle y grandit en même temps que le fabuleux palais qui éblouira l'Europe.

« Ondine » est aussi l'étoile du ballet royal où se mêlent la politique, la guerre, le talent et le génie des artistes. Avec elle, on entre dans les coulisses de la cour, près de Louise de La Vallière, de la Montespan, de Mme de Maintenon. Séductrice, Clémence plaira à Louis XIV. Il sera son protecteur.

Dans ce nouveau rendez-vous avec l'Histoire, Jean Diwo, sur les airs du Grand Siècle, nous fait partager la naissance de l'un des monuments les plus visités au monde.

Jean Diwo a publié plusieurs romans dont, chez Flammarion, Au temps où la Joconde parlait, L'Empereur et Les Dîners de Calpurnia.

Couverture :

François de Troy,

Portrait d'un couple en Vénus et Pâris.

Photo RMN-Lagiewski.

Le bassin de Cérès grandes eaux,
à Versailles.

Photo J. Girard/Art Lys.

Imprimé en France. SAGIM Courtry



FF 7314-97-XI

140,00 FF

Flammarion

Extrait de la publication

La Fontainière du Roy

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Denoël

Chez Lipp

*Les Dames du Faubourg**

*Le Lit d'acajou***

*Le Génie de la Bastille****

Les Violons du Roi

Rétro-Rimes (poèmes)

Aux éditions Fayard

Hôtel recommandé (roman)

En collaboration avec Jacqueline Michel :

De briques et de brocs

Drôles de numéros

Aux éditions Albin Michel

Si vous avez manqué le début

Aux éditions Philippe Lebaud

En collaboration avec Irène Karsenty :

Le Livre du cochon

Aux éditions Flammarion

Au temps où la Joconde parlait

L'Empereur

Les Dîners de Calpurnia

Jean Diwo

La Fontainière
du Roy

roman

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1997

ISBN :9782081301924

À Irène

Chapitre I

Les ors de Fouquet

— Messieurs, le Roi arrive ! Le chapelet des carrosses passe la grille. Venez donc voir ce spectacle qui vaut les divertissements de notre ami Molière. Fontainebleau, certes, n'est pas très éloigné mais la canicule n'épargne pas les grands. La Reine mère et la Grande Mademoiselle¹ semblent bien éprouvées. Je vois d'ici couler les fards à l'huile de talc et les rides devenir rivières...

Les quatre hommes réunis dans la petite pièce jouxtant les grands salons se pressèrent devant la baie ouverte pour regarder les valets et les femmes d'atours s'affairer autour des carrosses dorés de la maison royale, redressant là une perruque, rectifiant plus loin l'équilibre d'un vertugadin ou défroissant la dentelle d'un rabat.

— Mon bon La Fontaine, je comprends votre jubilation à voir fondre au soleil le gratin de la noblesse française mais réjouissons-nous plutôt de la réussite de nos efforts conjugués. C'est tout de même grâce à nous, et à vous dont les vers n'ont pas fini de célébrer Vaux, que monsieur le surintendant peut offrir au Roi, ce 17 du mois d'août 1661, une fête aussi fastueuse dans le plus beau château de la Terre.

1. Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, nièce du Roi, dite «Grande Mademoiselle».

— Vous avez raison, Le Nôtre, Vaux ne sera jamais plus beau qu'il ne l'est aujourd'hui.

Tandis que Fouquet, figé sur la première marche du perron de marbre, s'apprêtait à recevoir le Roi, les compères suivaient d'un œil amusé le spectacle. Il y avait là Le Nôtre qui avait dessiné le parc, Le Brun, l'auteur des tableaux qui décoraient les salons, Le Vau, l'architecte, auxquels s'était joint Jean de La Fontaine, poète attaché à la maison du surintendant. Deux noms manquaient à cet aréopage des arts : Molière qui répétait sa nouvelle pièce, *Les Fâcheux*, qu'il allait jouer ce soir devant le Roi pour la première fois, et celui que l'on appelait « l'humaniste des jardins potagers », Jean Baptiste La Quintinie. Il avait réalisé à Vaux un jardin de fruits et de légumes dont il était difficile de l'extraire. Au moment où le Roi arrivait, il devait, serpette à la main, chercher quelque branche superflue sur un poirier en espalier.

— Regardez, dit Le Nôtre. Fouquet, radieux, sourit au Roi et le Roi lui sourit mais je ne serais pas surpris que ces bonnes manières de cour cachent des pensées moins amènes.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda Le Vau.

— Parce que d'obscures menaces pèsent sur le surintendant. À cette heure où tout semble célébrer sa puissance et sa gloire, j'ignore s'il en est conscient mais, dans l'entourage de Colbert, son ennemi juré il est vrai, on dit qu'il ne survivra pas à la mort de Mazarin. Il n'y a pas de place pour deux à l'intendance des Finances et il semble que le Roi a choisi Colbert. Il a encore besoin quelque temps de Fouquet. C'est, dit-on, pour cela qu'il aurait accepté l'invitation à Vaux. Pourtant, il est vraisemblable que les jours de notre mécène — n'oublions pas qu'il a toujours honoré et rétribué généreusement le talent — sont désormais comptés. Nous avons fait de Vaux un palais de roi, mais qui, ce soir, est le roi ?

— Je vous trouve bien pessimiste, dit Le Brun. Louis va être ébloui et Fouquet lui réserve une surprise : il va, dit-on, à la fin de la fête, offrir Vaux à la Couronne.

— Peut-être se sait-il menacé ?

*

L'ordre était revenu dans la cour d'honneur du château. Les gardes françaises et les mousquetaires qui avaient accompagné le cortège s'étaient rangés et les carrosses armoriés avaient gagné le parc des écuries pour faire boire les chevaux. La suite royale avait retrouvé sa superbe et repris naturellement l'ordre protocolaire derrière Monsieur et la Reine mère. La Reine, enceinte, était absente mais Madame, Monsieur le Prince, le duc de Beaufort, le duc de Guise, les princes étaient là, prêts à entreprendre la visite du parc derrière le Roi qu'accompagnait le maître de maison. Cette visite avait été soigneusement préparée par Fouquet et Vatel, à la fois maître d'hôtel, grand écuyer et chef du protocole ¹. Des petites voitures attelées de poneys et protégées du soleil par des parasols étaient proposées aux dames et aux messieurs de la cour trop fatigués mais le Roi ayant dit qu'il irait à pied, la plupart des femmes et tous les hommes l'imitèrent.

Fouquet offrit d'abord à ses hôtes, accablés de chaleur, une promenade bienvenue entre deux murs d'eau composés de jets entrecroisés. «Des cristaux liquides», écrira La Fontaine dans l'un de ses poèmes sur Vaux. Après une courte marche au soleil, le cortège retrouva la fraîcheur devant les deux cents jets qui bordaient le grand canal, puis auprès des bassins, des fontaines et enfin de la grande cascade, apothéose de ces bouquets cristallins, de ces joyaux jaillissants, de ces artifices de gouttelettes.

Le surintendant avait voulu étonner le Roi et le Roi restait muet d'admiration devant ce spectacle dont l'ampleur et l'imagination laissaient loin derrière les plus beaux bassins de Saint-Germain et les cascates de Saint-Cloud. Il admirait, mais évaluait en même temps les sommes considérables qu'avait dû coûter cette installation prodigieuse. Les paroles perfides de Colbert qui, depuis la mort du cardinal, ne cessait de dénoncer les folles dépenses du surintendant accusé de confondre fortune personnelle et finances publiques ne quittaient pas l'esprit du Roi. «Cette débauche de luxe me ridiculise», pensait-il. S'il posait aimablement des questions à son hôte, ravi de l'intérêt que le Roi portait à son œuvre, c'était pour mieux se convaincre de la véracité des propos de Colbert. Colbert qui n'était pas loin dans le cortège et

1. Selon la légende, il se serait suicidé à Chantilly lors d'une fête donnée par Condé parce que la marée n'était pas arrivée. On attribue aussi ce suicide à une peine de cœur.

qui lisait avec satisfaction sur le visage du Roi les signes d'une irritation grandissante.

— Avoir réussi à faire ruisseler l'eau sur cette terre qui souffre tant de la sécheresse relève du miracle, monsieur le surintendant, dit le Roi en essuyant sur son rabat de dentelle une goutte échappée à la grande gerbe.

— Le miracle, Sire, c'est d'avoir réussi à découvrir et à engager les meilleurs artistes. Robillard est un génie. Personne ne sait comme lui domestiquer une rivière. Ici, c'est l'Anqueil dont l'eau nous parvient dans des lieues de tuyaux de bois et de plomb. Vous devriez, Sire, l'attacher à vos domaines, comme aussi Le Nôtre qui a conçu ces bois, ces allées, ces jardins de fleurs. Et La Quintinie, créateur du potager que vous allez admirer. Je sais, Sire, combien vous goûtez les légumes et les fruits frais cueillis. Ce matin j'en ai fait porter deux voitures à Fontainebleau.

Le Roi, dont seul un léger tremblement des lèvres trahit l'agacement, répondit poliment :

— Je ne manquerai pas de suivre vos conseils, monsieur le surintendant. Je verrai les auteurs de cette magnifique réussite qui éclipse, ô combien ! la modestie des châteaux royaux.

À travers des allées de cyprès, des pelouses bordées de buis et d'immenses massifs de fleurs rares, on alla jusqu'au potager dont Fouquet était si fier et le Roi curieux. C'était le domaine d'un homme exquis qui, après des études de droit dans son pays, l'Angoumois, s'était adonné au « gouvernement » des plantes et des arbres. Fouquet l'avait découvert chez les Condé où il avait participé, avec Le Nôtre, à l'embellissement de Chantilly.

— Sire, voici le meilleur jardinier du monde. Il va vous montrer lui-même son potager.

— S'il se contente d'être le jardinier du Roi, je pense que je ne tarderai pas à l'appeler.

Louis se fit expliquer le fonctionnement des serres chaudes, s'intéressa à une nouvelle race de poires, les passe-crassane, poussées en espalier et félicita chaleureusement l'homme aux mains vertes.

— Les dames seront sûrement heureuses de se reposer un moment, dit Fouquet. Une collation attend Votre Majesté.

Les jambes étaient, en effet, devenues un peu lourdes. La cour remonta jusqu'au château et gravit lentement les marches du perron avant de se répandre dans les salons. Il ne faisait pas encore

nuit mais les lustres et les torchères brillaient de l'éclat de milliers de bougies. Partout des tentures brodées d'or, des tapisseries aux tons éclatants, des tableaux somptueux et des meubles qui ne pouvaient sortir que des mains des ébénistes du Roi, au Louvre ou aux Gobelins. Dans la grande galerie, présenté sur un chevalet sculpté, trônait un portrait, celui du Roi peint par Le Brun. Louis XIV admira la peinture et remercia :

— Je ne sais pas si je trouverai dans mes demeures un emplacement digne du chef-d'œuvre de M. Le Brun, mais je l'accepte avec satisfaction.

Y avait-il de l'ironie dans la réponse ? Fouquet ne la releva pas et pria l'assistance d'entrer dans le grand salon décoré d'un autre tableau, *L'Apothéose d'Hercule*, où – c'est Mme de Scudéry qui l'écrira dans sa *Clélie* –, «le Soleil est représenté dans son palais, sur les marches du trône. Les heures, filles du Soleil, montent et descendent. Ce nouvel astre est placé au milieu du ciel, en forme d'écureuil...». L'écureuil, c'était l'animal qui figurait sur les armes de Fouquet. Le soleil, c'était Fouquet ! Louis XIV n'était pas encore celui que l'on appellerait le Roi-Soleil, mais pouvait-il supporter que son ministre se prenne pour l'astre suprême ?

L'heure de la collation était venue. Fouquet offrit au Roi quatre services dont chacun constituait un festin. Le premier comportait quarante plats d'entrées dont des tourtes à la viande et au poisson, des pâtés chauds, des saucisses de blanc de perdrix, des boudins, andouilles et cervelas de toutes sortes. Le second service, quarante plats lui aussi, celui des pièces du «rôt», offrait, en dehors de quartiers de «grosses viandes» (veau, bœuf, mouton), un choix de «menu rôti» constitué de volailles, d'autres oiseaux et de gibier rôti.

L'assistance accueillit avec une satisfaction particulière quelques plats du troisième service composé traditionnellement d'entremets froids et chauds : les asperges du potager, les petits pois, les truffes et les morilles. Vint enfin le «fruit», quatrième service. Deux grandes corbeilles chargées de fruits disposés en pyramides, une tourte de frangipane, une petite corbeille de massépains, de confitures sèches et de pâtes différentes, des assiettes remplies d'abricots, de cerises, de verjus confits.

Cymbales et trompettes avaient accueilli les hôtes à l'entrée du château. Dans les salons où les plats se succédaient dans des assiettes d'argent et de fine porcelaine, c'étaient les violons qui

charmaient la cour attablée. Là encore, le surintendant avait naïvement trop bien fait les choses.

— Combien de violons avez-vous, monsieur le surintendant ? demanda le Roi.

— Trente-deux, Sire. C'est le plus bel ensemble jamais réuni, je pense.

Le Roi ne répondit pas. Il savait feindre. Seul Colbert, attentif devant le buffet des entrées, le vit se mordre les lèvres. Fouquet venait une nouvelle fois de déplaire au Roi. Celui-ci était fier de la fameuse bande des vingt-quatre violons que son père Louis XIII avait constituée et qui continuait de jouer à la cour. Et ce distributeur de pensions, de subsides secrets, ce corrupteur qui étalait ses richesses volées au trésor de l'État triomphait avec suffisance en exhibant trente-deux violons, huit de plus que le Roi ! Décidément, Colbert avait raison. Fouquet était un État dans l'État. Comment lui, Louis XIV, qui quelques heures après la mort de Mazarin avait déclaré devant le conseil réuni : « Messieurs, jusqu'à présent, j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par monsieur le cardinal. Il est temps que je les gouverne moi-même », pourrait-il supporter d'abandonner les finances du royaume à un tel personnage ?

Le quatrième service s'achevait et l'on s'apprêtait à regagner les jardins où Molière attendait depuis près de deux heures le moment d'apparaître sur la scène installée devant le rideau des sapins avec, en toile de fond, la façade du château illuminée. L'orage qui avait menacé toute la journée n'avait pas éclaté, le frais de la soirée était divin, Fouquet, encore souffrant la veille, ne sentait pas sa fatigue et triomphait. Il avait joué bien souvent des parties difficiles au cours de sa vie : durant la Fronde, à la mort de Richelieu qui l'avait lancé dans la voie des intendances ; il lui avait fallu s'habituer au milieu corrompu du palais Mazarin, s'initier aux trafics d'influences, manœuvres douteuses et corruptions de règle chez le nouveau cardinal. Ce soir du 17 août, il avait encore gagné. Vaux, c'était un diamant dont il avait taillé une à une les facettes, une œuvre unique offerte aux regards du monde, peut-être aussi une manière de laver de toutes ses souillures cet argent mal gagné dont il n'était pas très fier.

Molière attendait toujours tandis que le Roi s'attardait à admirer sur la nappe en point de Venise le sucrier d'un magnifique service.

— Cette pièce est exceptionnelle, monsieur Fouquet. Le vermeil est splendide.

— Mais ce n'est pas du vermeil, Sire, c'est de l'or...

Le Roi, impassible, répondit seulement :

— On chercherait en vain au Louvre et dans tous mes châteaux un sucrier aussi précieux. Vous me donnez, monsieur le surintendant, une belle leçon de magnificence !

Il y eut un grand bruit de chaises. L'assistance se leva de table en même temps que le Roi et gagna à sa suite les jardins. Chacun prit place, le Roi entre la Reine mère et Madame. Le spectacle débuta par une féerie. Une naïade apparut dans une coquille et se retrouva mêlée à des arbres vivants, des dieux termes et d'autres statues qui mimaient une conversation. Vingt jets d'eau fusèrent alors autour de la naïade, et la Béjart, c'était elle, commença son éloge au Roi :

« Pour voir sur ces beaux lieux le plus grand roi du monde
Mortels je viens à vous de ma grotte profonde
Faut-il en sa faveur, que la Terre ou que l'Eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ? »

Le prologue terminé par une danse au son des violons et des hautbois, les « fâcheux », au nombre desquels était annoncé l'auteur qui s'était réservé les scènes satiriques, se succédèrent sur scène, importunant sans retenue les deux amants, Éraste et Orphise, venus se réfugier sous les ombrages. La Grange, l'élève favori de Molière, jouait le jeune homme amoureux. À lui revenait l'honneur d'ouvrir le feu dans le silence retrouvé d'une nuit fardée de lumières et d'étoiles :

« Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né ;
Pour estre de fâcheux, toujours assassiné.
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce... »

La pièce, que Molière avait construite d'une manière nouvelle, en intercalant des ballets entre les actes, obtint un grand succès que l'avenir confirmera : elle sera jouée sans interruption cinquante-deux fois dans les trois mois qui suivront.

Les derniers applaudissements passés, les lumières les plus vives camouflées dans le parc, le feu d'artifice pouvait s'élaner. Il cerna peu à peu le château d'innombrables feux de Bengale et, avant que la dernière fumée ne se fût évanouie dans la nuit, les fusées éclatèrent sur toute l'étendue du parc, illuminant le canal, les pièces d'eau, les bordures des boulingrins et les bosquets jusqu'à la colline de Maincy.

La fête n'était pourtant pas terminée. La nuit était si belle, l'air si doux, l'extase si générale qu'à minuit passé personne ne songeait à rentrer. La Grande Mademoiselle ne cessait de répéter: «C'est une soirée enchantée», Mme de La Fayette disait que le Roi n'en finissait pas d'être étonné et La Fontaine troussait déjà quelques vers dans sa tête pour célébrer le miracle de Vaux. Il les récitait aux amis rencontrés:

«Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi
La musique et les eaux, les lustres, les étoiles...»

D'ailleurs la loterie commençait et des cadeaux de grand prix furent distribués. Mme du Plessis-Bellière gagna un superbe rubis qui ne pouvait venir que de la collection du cardinal et Mme de Motteville un alezan fringant. Ce dernier lot fit sourire beaucoup de monde car Mme de Motteville était affligée d'une denture chevaline très prononcée. L'ambigu de fruits, de glaces et de friandises servi sous une grande tente blanche trouva quelques amateurs et ce n'est qu'à deux heures que le Roi donna le signal du départ.

Après cette nuit folle, le château, un peu tombé dans la torpeur, se réveilla dans un bruyant branle-bas. Les voitures affluaient dans la cour, les chevaux piaffaient sur le pavé et les cochers cherchaient fébrilement leurs maîtres.

Le Roi s'apprêtait à rejoindre Anne d'Autriche dans son carrosse quand Fouquet s'approcha.

— Sire, dit-il. La fête était pour vous mais le château l'est aussi, si vous voulez l'accepter. Seule Votre Majesté est digne de Vaux. Je le lui offre de grand cœur.

Surpris, Louis XIV regarda un instant Fouquet et dit sèchement:

— Merci, monsieur le surintendant, pour cette somptueuse soirée. Je vous souhaite une bonne nuit.

Le Roi, d'une nature impulsive dans sa jeunesse, savait, depuis qu'il gouvernait vraiment le royaume, refréner ses impatiences et ses colères. Il s'était contenu durant toute la fête mais la dernière bévue de Fouquet, cette offre impudente, déchaînait maintenant son indignation. Il se jeta dans le carrosse à côté de sa mère et éclata :

— Madame, ne ferons-nous pas rendre gorge à ces gens-là ? J'aurais dû faire arrêter Fouquet durant cette nuit incroyable.

— Calmez-vous, Louis. On n'arrête pas chez lui quelqu'un dont on a accepté l'invitation.

— Mais demain, rien ne m'en empêchera. Je déteste cet homme qui n'a cherché qu'à m'humilier en étalant ses richesses. J'ai l'impression, moi, le roi, de n'être rien à côté d'un parvenu qui possède tout, les terres, les demeures, l'or, et qui s'est même attaché les plus beaux esprits du moment. Enfin, cette soirée m'a beaucoup appris et je sais ce que je vais faire. Je n'accepterai pas ce château qui ne m'est rien mais je vais le vider comme une coquille d'œuf, à commencer par ceux qui l'ont fait et qui, dorénavant, travailleront pour le roi.

Tout cela dans un carrosse tiré par six chevaux blancs sur une route cahoteuse enfumée parfois d'un brouillard qui s'effiloçait dans les jambes de l'attelage.

— Vous verrez cela demain, dit la Reine mère. Ce n'est pas l'heure de faire des projets.

Louis se calma et somnola, sa tête découverte reposant sur l'épaule enrubannée de sa mère. Anne d'Autriche, qui avait quelque peu négligé Louis au temps de sa jeunesse, laissant à Mazarin et au maréchal-marquis de Villeroy le soin de son éducation, regardait maintenant avec la tendresse d'une mère l'enfant-roi devenu monarque dominateur. « Je ne donne pas cher de la peau de Fouquet, pensa-t-elle. Il y avait tout à l'heure de la haine dans son regard... »

*

Le Roi parti, les tables desservies et les lustres éteints, Vaux était en quelques instants devenu un géant moribond qui gisait, inconscient, sur les reliefs de la fête.

Cette soirée du 17 août 1661 avait été un extraordinaire succès. Le temps avait été clément, aucun incident n'avait gêné son impeccable déroulement et les quelques centaines d'invités qui s'étaient joints à la cour avaient tous quitté ravis le lieu enchanteur. Qui, à part le Roi et la Reine mère, aurait pu penser que ce triomphe n'était qu'une illusion, une chausse-trappe dans laquelle s'était fait prendre son inspirateur ?

Le Nôtre et Le Brun, qui s'étaient attardés en devisant et regagnaient leurs chambres dans une aile du château, remarquèrent une ombre au milieu des sièges abandonnés.

— Quelqu'un aurait-il été oublié par son cocher ? dit Le Brun.

Ils s'approchèrent et virent un homme immobile qui regardait devant lui, fixant le grand salon dont les fenêtres encore ouvertes laissaient apercevoir le portrait du Roi. C'était le surintendant perdu dans sa solitude.

— Eh bien, monsieur le surintendant ? Vous devez être heureux. La fête a été à la hauteur de votre château, magnifique ! dit Le Nôtre.

— Oui, mes amis, grâce à vous j'ai pu recevoir le Roi avec la magnificence que mérite sa personne. Mais savez-vous ce que m'a répondu tout à l'heure mon ami Gourville¹ lorsque je lui demandais ce que l'on pensait de moi : « Les uns disent que vous allez être Premier ministre, les autres qu'il se forme une grande cabale pour vous perdre. » N'avez-vous pas de votre côté entendu quelque chose de ce genre ? Je penche pour ma part que ce sont les autres qui ont raison : Colbert est en train de gagner la partie contre moi. Heureusement, le Roi m'a toujours été favorable. Encore que je ne sois pas sûr que tout le luxe que nous avons déployé l'ait satisfait. J'ai souvent remarqué de l'agacement, et même, tant pis si le mot est trop fort, de la jalousie dans ses attitudes. Enfin ! Nous verrons demain ce qu'il en est avec M. Colbert qui ne m'aime pas... Voulez-vous avoir l'obligeance de dire à Gourville qu'il vienne m'aider à rentrer dans mes appartements, je suis épuisé. Et vous, mes chers amis, dormez bien. Quoi qu'il m'arrive, Vaux assurera votre gloire. J'ai vivement conseillé à Sa Majesté de faire appel à votre talent ainsi qu'à celui de Le Vau et de La Quintinie. Je vous souhaite le bonsoir !

1. Diplomate et financier auquel Fouquet attribua la Recette générale de Guyenne.

Ni Le Brun ni Le Nôtre n'avaient sommeil. Les dernières paroles de Fouquet les avaient émus. Ils restèrent silencieux tandis que le surintendant rentrait en boitillant dans son musée endormi.

— Il me donne l'impression d'avoir achevé Vaux pour mieux le perdre, dit Le Brun. Cet homme fait pitié. J'espère tout de même que son long et fidèle service auprès du cardinal...

— Et auprès du Roi! coupa Le Nôtre. N'oublions pas qu'il était encore hier soir, et qu'il est jusqu'à nouvel ordre, le grand argentier, le seul capable d'actionner la grande pompe à finances du royaume et le successeur attendu sinon désigné de Mazarin. Vous voyez, Le Brun, si notre bienfaiteur tombe, malgré tout, ce sera parce qu'il a pensé qu'il lui fallait continuer Mazarin. Mais le Roi, lui, veut que cela change et entend gouverner seul. Il n'a pas besoin de Premier ministre. S'il lui faut un bras actif à ses côtés, il prendra Colbert, le chevalier à la triste figure, qui lui obéira au doigt et à l'œil.

— Et que pensez-vous de la phrase de Fouquet: «J'ai recommandé au Roi de vous prendre à son service»? Allons-nous travailler pour le Roi comme nous l'avons fait pour le surintendant?

— Cela n'est pas impossible. Il est humain que le Roi, offusqué par la magnificence de Vaux, veuille faire plus grand et plus beau. En ce qui me concerne, cela ne changera pas grand-chose: je suis déjà peintre de la cour. Pour vous comme pour Le Vau cela serait l'avenir assuré.

— Peut-être, mais le Roi sera-t-il un bâtisseur? Verra-t-il grand, comme Fouquet? Sera-t-il capable de rassembler sous son aile protectrice les meilleurs artistes, poètes et fontainiers de son temps? Remarquez qu'il n'aura pas à les découvrir, Fouquet l'a fait pour lui!

— Eh bien, s'il nous le demande, nous logerons le Roi et la cour! Je crains toutefois que nous ne retrouvions jamais la passion du goût raffiné et du luxe qui animait Fouquet. Nul ne saura comme lui rétribuer aussi agréablement et subtilement le talent!

*

Lorsque, le lendemain matin, vers neuf heures, le cénacle de Vaux se trouva réuni autour d'une soupière de bouillon qu'un laquais de table servait sur des tranches de pain finement coupées,

le château bruissait d'activité. Serviteurs et servantes s'affairaient ; dans la cour, trois carrosses attendaient.

— Il semble qu'un départ se prépare, dit Le Vau.

— Je vais aller questionner Pellisson que j'aperçois vers le perron. C'est le plus sérieux des familiers du surintendant, annonça La Fontaine. Si quelqu'un sait quelque chose, c'est sûrement lui.

Le fabuliste partit, laissant ses amis perplexes. Il y avait Le Brun et Le Nôtre, Le Vau et La Quintinie auxquels vinrent se joindre Molière et Armande Béjart dont on annonçait le prochain mariage.

— Mes amis, annonça La Fontaine, le surintendant a quitté le château ce matin à sept heures. Tout le monde s'apprête à rejoindre Saint-Mandé¹.

— C'est étrange, dit Le Nôtre. Hier, lorsqu'il nous a souhaité le bonsoir, il ne nous a pas soufflé mot de ce départ précipité ! Pense-t-il être plus en sécurité près de Paris ? Enfin, nous n'allons pas demeurer dans ce paradis déserté et il faut que nous organisions notre retour.

Tous trouvèrent des places dans les voitures bientôt prêtes à partir, Le Nôtre dans celle de Gourville qu'il avait connu lorsque le receveur général lui avait demandé de dessiner le parc de sa demeure de Saint-Cyr. Jean Hérauld de Gourville avait servi le duc de La Rochefoucauld durant la Fronde, puis le prince de Condé, avant d'être nommé intendant des Vivres de Catalogne par Mazarin et enfin receveur général par Fouquet. C'était l'un des personnages les plus aimables de son siècle et le surintendant appréciait son esprit, sa culture et sa fidélité. En montant dans le carrosse de M. de Gourville, Le Nôtre s'était promis d'essayer d'obtenir quelques confidences de celui qui n'ignorait pour ainsi dire rien de la situation du surintendant.

— Cette fête magnifique, dont le succès a été immense, provoque chez mes amis, les constructeurs de Vaux, un curieux malaise. Le Roi aurait dû normalement se montrer satisfait de l'hommage flamboyant qui lui était rendu mais il semblait constamment sur la défensive. Comme a dit Le Vau : « Plus ce que l'on lui montre est beau, plus il fait la grimace. »

1. Résidence de Fouquet lorsqu'il n'était pas auprès du Roi.

Table

Chapitre I.	Les ors de Fouquet	7
Chapitre II.	Le château de Louis XIII.....	27
Chapitre III.	Les maîtres de l'eau.....	43
Chapitre IV.	L'Île enchantée	61
Chapitre V.	Clémence.....	79
Chapitre VI.	Le Roi s'amuse.....	107
Chapitre VII.	Jour de fête	131
Chapitre VIII.	La demoiselle d'honneur	153
Chapitre IX.	La comtesse de Pérelle	177
Chapitre X.	Le Trianon de porcelaine.....	191
Chapitre XI.	Le boulet de Turenne.....	223
Chapitre XII.	Louis le Grand	245
Chapitre XIII.	Le voyage d'Italie.....	269
Chapitre XIV.	L'affaire des poisons	291
Chapitre XV.	Le Roi chez lui	325

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en novembre 2000

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
PAR LES ÉDITIONS FLAMMARION

Imprimé en France
Dépôt légal : novembre 1997
N° d'édition : FF 731419 - N° d'impression : 53434